

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 34

Artikel: Pourquoi ?
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207988>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Mâ, Pernolon, tè faut pas bâire clli l'absinthe tota pelietta.
— La bâivo pas tota pura, so repondâi Pernolon, la copo avoué d'au brantevin.

*

Ou coup, Pernolon s'étai soulâ pè Lozeno et sè reintornâve ein tegneint ti lè bord dâi terra. A la viâl fêlavé devant lo cabaret, vaité le carbatî que lo vâi passâ, bin bon sou.

— Lo serpeint de Pernolon, que ie fâ dinse à sa fenna, s'è soulâ vè on autre que tsi mè : marqua lâi on litre.

*

Mâ, quand l'a falu payî, Pernolon sè mausâve bin que lo carbatî lâi comptâve oquie per dessu lo martsî et fasâi lo reniteint. Sè rappelâve pas de clli litre et voliâve pas ein oûre dévesâ.

— Sâ-to, Pernolon, que lâi fasâi lo carbatî po lo coïena, sâ-to porquie ti lè Jui fotant lo camp de pè Lozena.

— Na.

— Eh bin ! l'è que du que te lâi va n'ant pe rein à fêre : t'i pe Jui que leu.

Lè z'autro risant, mâ Pernolon étai on tot fin po rebriqua.

— Et tè, que lâi désâi, pâo-to mè dere quinna differeince lâi a eintre on pot de tsambra et on carbatî ?

— N'en sé rein.

— Eh bin ! l'è qu'on pot de tsambra l'è plliein le matin, et on carbatî la né.

MARC A LOUIS.

Pourquoi? — Ce n'est pas cet été.

— Maman, demande Riquet, pourquoi il pleut ?

— Mais, petit nigaud, c'est pour faire pousser les fleurs et les légumes.

— Ah !... oui ?... Alors, pourquoi il pleut aussi sur le toit ?

DANS LE MIDI, EN 1661

Au nombre des fanfares de France venues au concours de musique de Lausanne, il s'en trouvait quelques-unes du Midi. Leur passage nous a rappelé les lettres qu'écrivait du Languedoc Racine à La Fontaine et à d'autres de ses amis, poètes comme lui. L'auteur de *Phèdre* n'avait alors que 21 ans. Mais, ainsi qu'on le verra dans les fragments ci-dessous, son talent perce déjà dans les tableaux qu'il dessine en quelques mots. Ceux de nos lecteurs qui ont voyagé dans le sud de la France — et ils sont sans doute nombreux — verront si ce que Racine dit du pays et des habitants a beaucoup changé depuis deux siècles et demi.

A M. De La Fontaine.

Usez, 11 novembre 1661.

J'ai bien vu du pays et j'ai bien voyagé
Depuis que de vos yeux les miens ont pris congé.

...Mon voyage a été plus heureux que je ne pensais. Nous n'avons eu que deux heures de pluie jusqu'à Lyon. Notre compagnie était assez gaie et plaisante : il y avait trois huguenots, un Anglais, deux Italiens, un conseiller du Châtelet, deux secrétaires du roi, et deux de ses mousquetaires ; enfin nous étions au nombre de neuf ou dix. Je ne manquais pas tous les soirs de prendre le galop devant les autres pour aller retenir mon lit ; car j'avais fort bien retenu cela de M. Botreau, et je lui en suis infiniment obligé : ainsi j'ai toujours été bien couché ; et quand je suis arrivé à Lyon, je ne me suis senti non plus fatigué que si du quartier de Sainte-Geneviève j'avais été à celui de la rue Galande.

A Lyon, je ne suis resté que deux jours, et je m'embarquai sur le Rhône avec deux mousquetaires de notre troupe, qui étaient du Pont-Saint-Esprit. Nous nous embarquâmes, il y a huit jours, dans un vaisseau tout neuf et bien couvert, que nous avions retenu exprès avec le meilleur patron du pays ; car il n'y a pas trop

de sûreté de se mettre sur le Rhône qu'à de bonnes enseignes ; néanmoins, comme il n'avait point plus du tout devers Lyon, le Rhône étant fort bas, il avait perdu beaucoup de sa rapidité ordinaire.

On pouvait sans difficulté
Voir ses naïades toutes nues,
Et qui, honteuses d'être vues,
Pour mieux cacher leur nudité,
Cherchaient des places inconnuës.
Ces nymphes sont de gros rochers,
Auteurs de mainte sépulture,
Et dont l'effroyable figure

Fait changer de visage aux plus hardis nocturnes.

Nous fûmes deux jours sur le Rhône et nous couchâmes à Vienne et à Valence. J'avais commencé dès Lyon à ne plus guère entendre le langage du pays, et à n'être plus intelligible moi-même. Ce malheur s'accrut à Valence, et Dieu voulut qu'ayant demandé à une servante un pot de chambre, elle mit un réchaud sous mon lit. Vous pouvez vous imaginer les suites de cette maudite aventure, et ce qui peut arriver à un homme endormi qui se sert d'un réchaud pour ses nécessités de nuit. Mais c'est encore bien pis dans ce pays. Je vous jure que j'ai autant besoin d'un interprète qu'un Moscovite en aurait besoin à Paris. Néanmoins je commence à m'apercevoir que c'est un langage mêlé d'espagnol et d'italien ; et comme j'entends assez bien ces deux langues, j'y ai quelquefois recours pour entendre les autres et pour me faire entendre. Mais il arrive souvent que je perds toutes mes mesures, comme il arriva hier qu'ayant besoin de petits clous à broquette pour ajuster ma chambre, j'envoyai le valet de mon oncle en ville, et lui dis de m'acheter deux ou trois cents de broquettes ; il m'apporta incontinent trois bottes d'allumettes. Jugez s'il y a lieu d'enrager en de semblables malentendus ; cela irait à l'infini si je voulais dire tous les inconvénients qui arrivent aux nouveaux venus en ce pays, comme moi.

Au reste, pour la situation d'Usez, vous saurez qu'elle est sur une montagne fort haute, et cette montagne n'est qu'un rocher continual, si bien qu'en quelque temps qu'il fasse on peut aller à pied sec tout autour de la ville. Les campagnes qui l'environnent sont toutes couvertes d'oliviers, qui portent les plus belles olives du monde, mais bien tronpeuses pourtant, car j'y ai été attrapé moi-même. Je voulus en cueillir quelques-unes au premier olivier que je rencontrai, et je les mis dans ma bouche avec le plus grand appétit qu'on puisse avoir ; mais Dieu me préserve de sentir jamais une amerume pareille à celle que je sensit ! J'en eusla bouche toute perdue plus de quatre heures durant ; et l'on m'a appris depuis qu'il fallait bien des lessives et bien des cérémonies pour rendre les olives douces comme on les mange. L'huile qu'on en tire sert ici de beurre et j'appréhendais bien ce changement ; mais j'en ai goûté aujourd'hui dans les sauces, et, sans mentir, il n'y a rien de meilleur. On sent bien moins l'huile qu'on ne sentirait le meilleur beurre de France. Mais c'est assez vous parler d'huile, et vous pourrez me reprocher, plus justement qu'on ne faisait à un ancien orateur, que mes ouvrages sentent l'huile.

Il faut vous entretenir d'autres choses, ou plutôt remettre cela à un autre voyage pour ne pas vous ennuyer. Je ne me saurais empêcher de vous dire un mot des beautés de cette province. On m'en avait dit beaucoup de bien à Paris ; mais, sans mentir, on ne m'en avait encore rien dit au prix de ce qui en est, et pour le nombre et pour l'excellence ; il n'y a pas une villageoise, pas une savetièrre, qui ne dispute de beauté avec les Fouillon et les Menneville. Si le pays, de soi, avait un peu de délicatesse, et que les rochers y fussent un peu moins fréquents, on le prendrait pour un vrai pays de Cythère. Toutes les femmes y sont éclatantes,

et s'y ajustent d'une façon qui leur est la plus naturelle du monde. Et pour ce qui est de leur personne,... mais comme c'est la première chose dont on m'a dit de me donner de garde, je ne veux pas en parler davantage ; aussi bien ce serait profaner une maison de bénéficiaire comme celle où je suis¹, que d'y faire de longs discours sur cette matière. C'est pourquoi vous devez vous attendre que je ne vous en parlerai plus du tout. On m'a dit : soyez aveugle. Si je ne le puis être tout à fait, il faut du moins que je sois muet. Car, voyez-vous, il faut être régulier avec les réguliers, comme j'ai été loup avec vous, et avec les autres loups vos compères. Adiousias.

A M. Vitart.

Usez, 15 novembre 1661.

On me fait ici force caresses, à cause de mon oncle : il n'y a pas un curé ni maître d'école qui ne m'aït fait le compliment gaillard, auquel je ne saurais répondre que par des révérences, car je n'entends pas le français de ce pays-ci, et on n'y entend pas le mien ; ainsi je tire le pied fort humblement, et je dis, quand tout est fait : adiousias. Je suis marié pourtant de ne le point entendre ; car si je continue à ne leur point répondre, j'aurais bientôt la réputation d'un incivil, ou d'un homme non lettré. Je suis perdu si cela est, car en ce pays les civilités sont encore plus en usage qu'en Italie. Je suis épouvanté de voir tous les jours des villageois, pieds-nus, ou ensabotés (ce mot doit bien passer, puisque encapuchonné a passé) qui font des révérences comme s'ils avaient appris à danser toute leur vie : outre cela, ils causent des mieux ; et j'espère que l'air du pays me va rafiner de moitié, car je vous assure qu'on y est fin et délié.

Au même.

Usez, 13 juin 1662.

On fait ici la moisson ; on voit un tas de moissonneurs, rôtis du soleil, qui travaillent comme des démons ; et quand ils sont hors d'haleine, ils se jettent à terre au soleil même, dorment un moment, et se relèvent aussitôt. Je ne vois cela que de mes fenêtres ; je ne pourrais être un moment dehors sans mourir, l'air est aussi chaud que dans un four allumé...

JEAN RACINE.

Punition. — René a été « mis au coin » par sa maîtresse d'école... C'est là que le trouve sa mère en le venant chercher. Le voyant tout souriant, quand même, elle s'en étonne et le questionne.

Alors, René, d'un air moqueur :

— C'est parce que tout le monde voit mon derrière !

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

L'alpinisme pour tous.

J'accompagnai l'autre jour à la gare un ami qui s'en allait passer ses vacances à la montagne. Il me raconta ses projets : promenades charmantes dans les étroits sentiers qui serpentent au flanc de l'alpe ; ascensions vertigineuses de ces pieux qui surplombent l'abîme et semblent défier les grimpeurs les plus téméraires. Mis en goût par ces récits, ce n'est point sans envie que je vais partir le train.

Je m'en retournerai en pensant aux beaux projets de mon ami et, dans mon dépit, trouvai à ma ville natale un aspect tout particulièrement inhospitalier ; les larges avenues me rappelaient

¹ Racine était chez son oncle, chanoine de Sainte-Geneviève.

